

IN MEMORIAM HENRI MESCHONNIC

Par la mort d'Henri Meschonnic, la planète des traducteurs et traductologues a perdu l'une de ses grandes personnalités. L'équipe de la revue *Atelier de traduction* qu'il a honoré de sa collaboration, reproduit ci-dessous, à titre de respectueux hommage, quelques fragments de l'entretien qu'il nous accordé pour le numéro 3 et de l'article qu'il nous a proposé pour le numéro hors série de 2007. C'est également une façon indirecte d'évoquer sa figure, sa fougue, sa force intellectuelles :

Pour moi, c'est une erreur et une absurdité de séparer ce qu'on appelle la théorie et ce qu'on appelle la pratique, parce que forcément, quand on fait une chose on réfléchit sur ce qu'on fait. (1)

Le rythme, si l'on regarde tous les dictionnaires, c'est une *cadence*, c'est une *métrique*. Pour moi, le rythme c'est l'organisation du mouvement de la parole, donc ce n'est pas comme la forme et le contenu, ce n'est pas un aspect de la forme. C'est le mouvement du sens et donc le sens n'est pas séparable de son mouvement. (2)

Je parle un langage d'expérience. On ne me fera plus croire que la théorie s'oppose à la pratique, comme on fait communément. La réflexion que je propose est entièrement l'effet de théorie d'un travail en cours, commencé depuis longtemps. C'est un travail qui ne sépare pas l'activité d'écrire des poèmes et de réfléchir sur ce que fait un poème, ce qui fait qu'un poème est un poème ; puis l'activité de traduire, et de réfléchir sur ce que c'est que traduire ; et enfin de réfléchir en fonction de cette double expérience sur la théorie du langage en général, précisément pour transformer la théorie du langage. Par le poème, et par le traduire. (3)

Retraduire suppose sans doute plus fortement encore une théorie d'ensemble que traduire ce qui n'a encore jamais été traduit. Quoique l'historicité même de tout acte de traduction fasse d'avance de tout traduire un traduire situé par l'histoire du traduire. (4)

Pour parler expérience, pas seulement sur le terrain particulier du domaine biblique, mais bien plus pour en tirer plutôt des principes et une méthode ayant une valeur générale, donc une théorie d'ensemble, je suis amené, pour illustrer mon propos et le problème, à prendre un exemple

particulier. Pour sa valeur de parabole. Pour montrer la différence entre traduire - écrire et traduire - désécrire.

C'est ce qui arrive à deux mots du *Livre des Chroniques* dans la Bible (appellation traditionnelle, le texte dit *divré hayamim*, paroles des jours) livre II, chapitre 29, verset 28. Deux mots. Mais tels que je les traduis on ne les lira dans aucune traduction. (5)

J'avais pris comme épigraphe à *Critique du rythme*, en 1982, les mots de Mandelstam - dans la poésie c'est toujours la guerre - je crois qu'on peut étendre cette proposition et dire que dans le langage c'est toujours la guerre, dans la traduction c'est toujours la guerre.

Ce qui implique aussitôt que la critique n'est pas destructrice, mais constructive, au contraire. En fait, le contre est l'envers du pour. Ceux qui ne voient que le contre montrent sans le savoir, pour qui ils sont. (6)

[...] le texte biblique a cet intérêt (à part celui de ce qu'on a appelé le Grand Code) de produire un *continu rythmique* irréductible à la pensée grecque dans laquelle nous pensons le langage, depuis Platon, c'est-à-dire la dualité du vers et de la prose, aggravée par son extension en une dualité qui oppose la poésie à la prose. La vérité est que l'anthropologie biblique ignore la notion même de poésie, et ne connaît que l'opposition du chanté au parlé. Pas de métrique opposée à la prose. Le parallélisme inventé au XVIII^e siècle n'est qu'une rhétorique de substitution pour une métrique absente.

Le paradoxe qui s'y ajoute est que c'est exactement ce que retrouve la modernité poétique, à partir du moment où, au XIX^e siècle, naît le poème en prose, et que commence l'effritement d'une définition formelle de la poésie. Ce qui est encore loin d'être pensé culturellement, y compris par certains poètes. Ce que j'en retire, c'est que le rythme mène la danse du langage. Pas le sens des mots.

Donc je retraduis la Bible par et dans son rythme, ses rythmes, sa prosodie, pour donner à entendre le poème de l'hébreu et l'hébreu du poème, et nécessairement contre toutes les traductions existantes que je connais.

Incroyable, improbable aventure, mais nécessaire. (7)

J'appelle donc les traductions des effaçantes, puisqu'elles effacent le rythme et le signifiant. Et pour écouter le poème de la Bible, je suis amené à déchristianiser, déshelléniser, délatiniser, embibler, enrythmer, taamiser (à partir de *ta'am*, le goût de ce qu'on a dans la bouche) pour donner à entendre les accents rythmiques qui font la raison même du texte. Et ce déthéologiser, ce débondieuser (qui choque les religieux qui ne comprennent pas qu'il s'agit de désémotiser et de désacadémiser pour faire entendre la force du langage) mène non plus seulement à défranciser, comme disait déjà Pierre-Jean Jouve dans sa préface à ses

traductions des sonnets de Shakespeare, mais plus précisément à défrançaiscourantiser. Les réducteurs de ce texte en français courant, les françaiscourantiseurs, travaillent à l'encatholiquer.

Le problème poétique est de désémiotiser, pour faire entendre une sémantique étouffée par la sémiotique, une sémantique sérielle. Le poème effacé par le signe.

Cependant, je ne me fais aucune illusion sur ce qui règne dans le langage depuis deux mille cinq cents ans et qui est bon pour un règne de dix mille ans. Est-ce que c'est se battre comme Don Quichotte contre les moulins à vent ? Une folie ? (8)

Tout cela se ramène donc à quelque chose de très simple : non plus opposer une identité à une altérité, comme une langue à une autre, mais écouter ce que fait un texte à sa langue, et qu'il est seul à faire, à partir de quoi naturellement, les problèmes se déplacent – et l'histoire même de l'art et de la littérature montre que l'identité n'advient que par l'altérité.

Si un passage, ou un texte, fait un effet de sens dans la phonologie de sa langue, il n'y aura plus à dire que l'effet est perdu d'avance, puisque la phonologie de la langue d'arrivée n'est pas la même. Parce que ce n'est pas (ou plus) de la langue qu'on traduit. Et toute la notion classique d'*équivalence* se déplace aussi : il y a à faire dans la langue d'arrivée, avec ses moyens à elle, ce que le texte a fait à sa langue.

C'est à cette seule condition que traduire est écrire. Sinon, traduire, c'est décrire. C'est traduire le signe, non le poème. Traduire le poème fait de la traduction une métaphore du texte. Un transfert. Où ce qui compte n'est plus ce que dit un texte, mais ce qu'il fait. Sa force, et non plus le sens seul. (9)

Bibliographie:

- 1, 2 – *Henri Meschonnic sur la poétique du traduire*, Entretien réalisé par Muguraş Constantinescu in *Atelier de traduction* nr.3, 2005, pp. 9 -12.
- 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 – Henri Meschonnic, *Traduire : écrire ou décrire*, in *Pour une poétique du texte traduit*, *Atelier de traduction – numéro hors série*, pp.19-33.

L'équipe *Atelier de traduction*